

À M. P. TCHÉKHOVA

(Sur le PERM, VOLGA,

24 avril 1890.)

Je vogue sur la KAMA,  
mais où exactement, j'en  
le sais pas. Je crois que  
nous ne sommes pas loin  
de TCHISTOPOL. Je ne  
peux pas non plus chan-  
ter la beauté des rives, car  
il fait un froid d'enfer ;  
les bouleaux n'ont pas  
encore de feuilles ; ça et  
là s'étendent des plaques

*Je suis installé dans le rouf où des gens de tout acabit sont réunis autour de la table ; je suis les conversations, tout en me demandant : « Est-ce que vous n'allez pas bientôt prendre le thé ? » S'il ne tenait qu'à moi, je ne ferais que manger du matin au soir. Comme je n'ai pas assez d'argent pour passer mes journées à manger, je dors tout le temps. Je ne vais pas sur le pont, il fait trop froid*

À Maria Pavlovna TCHÉKHOVA

(Sur l'ALEXANDRE NEVSKI, VOLGA, 23 avril 1890.)

Mes amis Toungouses ! Est-ce qu'il pleuvait chez vous quand IVAN est revenue de la LAURE ? À IAROSLAVL, ça tombait si dru que j'ai dû mettre ma veste de cuir. La première impression produite par la VOLGA a été gâchée par la pluie, les hublots ruisselants de la cabine et le nez mouillé de GOURLIAND qui est venu me chercher à la gare. Quand il pleut, Iaroslavl ressemble à ZVÉNIGOROD, ses rappellent le monastère de PÉRERVINSKI ; un tas d'enseignes ont des fautes ; tout est sale ; des choucas à grosse tête se promènent sur la chaussée.

Sur le bateau, mon premier souci a été de donner libre cours à mon talent, autrement dit je suis allé me coucher. En me réveillant, j'ai vu le soleil. La VOLGA est assez belle ; des prés inondés, des monastères baignés de soleil, des églises blanches ; quelle immensité ! Il n'y a pas un endroit où il ne serait agréable de s'installer pour pêcher. Sur la rive, des vaches vont et viennent comme des surveillantes générales, elles paissent l'herbe verte ; de temps en temps on entend la corne d'un berger. Des mouettes blanches qui ressemblent à la jeune DRICHKA glissent au-dessus de l'eau.

Le bateau n'est pas fameux. Ce qu'il a de mieux c'est le water-closet. La lunette est si haut perchée qu'on sommet de 4 marches, qu'une personne un

*Le pire sur ce bateau ce sont les repas. Voici le menu sans changer l'orthographe : soupe au chou verd, saucisses aux chou, esturgeon fri, pouding de chat ; le chat se révéla être de la kacha. Comme j'ai gagné mon argent à la sueur de mon front, j'aurais préféré que ce fût l'inverse et que les repas fussent mieux que les cabinets... D'autant plus qu'après le vin de SANTORIN, j'ai les intestins bouchés et vais pouvoir me passer de water jusqu'à TOMSK.*

*KOUNDASSOVA fait le voyage avec moi. J'ignore où elle va et pourquoi elle y va. Quand je commence à lui poser des questions à ce sujet, elle se lance dans je ne sais quelles explications fumeuses sur une certaine personne qui lui aurait donné rendez-vous dans un ravin près de KINÉCHMA, puis elle part d'un rire inextinguible et se met à trépigner. Nous avons passé KINÉCHMA et ses ravins, mais elle poursuit son voyage, ce dont je suis finalement très content. À propos, hier, j'ai vu pour la première fois de ma vie sa façon de manger. Elle mange autant que les autres, mais machinalement, comme si elle mâchait de l'avoine.*

*KOSTROMA est une jolie ville. J'ai vu PLÈS où a vécu le languissant Lévitane. J'ai vu KINÉCHMA, je me suis promené sur le boulevard, j'ai observé les jeunes séducteurs du lieu. Je suis entré dans une pharmacie acheter du sel de BERTHOLLET pour ma langue que le vin de SANTORIN a rendu comme du cuir. En voyant OLGA PÉTROVNA, le pharmacien a eu l'air à la fois*

À Maria Pavlovna TCHÉKHOVA

(KRASNYĪ YAR-TOMSK, 14-17 avril 1890.)

À EKATERINBOURG, j'ai reçu de TIOUMEN le télégramme suivant : « Le premier bateau pour TOMSK partira le 18 mai. » Ce qui signifiait qu'il me fallait, bon gré, mal gré, filer en voiture. C'est ce que j'ai fait. J'ai quitté Tioumen le 3 mai, après avoir passé à EKATERINBOURG 2 ou 3 jours que j'ai utilisés pour remettre en état ma petite personne, victime de la toux et des hémorroïdes. Des voitures de poste et des voitures privées assurent la traversée de la SIBÉRIE. J'ai pris celles-ci ; les deux se valent. On m'a fait montrer, moi pauvre pêcheur, dans une sorte de panier, et deux chevaux m'ont emporté. On est là dans son panier, on regarde, tel un serin, le monde du bon Dieu et l'on ne pense à rien... La plaine de Sibérie commence, je crois, à la sortie même d'EKATERINBOURG et se termine Dieu sait où. Sans les petits bois de bouleaux que l'on rencontre par-ci, par-là, sans le vent glacé qui vous brûle les joues, je dirais qu'elle ressemble beaucoup à notre steppe du sud. Le printemps n'a pas encore commencé. Il n'y a pas la moindre verdure, les forêts sont nues, la neige n'a pas complètement fondu. Les lacs sont encore recouverts d'une glace opaque. Le 9 mai, jour de la SAINT-NICOLAS, il gelait, et aujourd'hui, 14, il est tombé 6 centimètres de neige. Seuls les canards annoncent le printemps. Que de canards ! De ma vie je n'en ai vu autant. Ils passent au-dessus de votre tête, prennent leur envol à deux pas du tarantas, nagent sur les lacs et les mares, bref, en une seule journée et avec un mauvais fusil, j'aurais facilement abattu mille pièces. On entend crier les oies sauvages... Il y en a également beaucoup ici. Souvent on rencontre des volées de grues et de cygnes. Dans les bois de bouleaux des coqs de bruyère et des gélinottes s'ébattent. Les lièvres, qu'ici on ne mange ni ne tue, en leur âme innocente se dressent sur leurs pattes de derrière, les oreilles au vent pour suivre d'un regard curieux les voitures qui passent. Ils traversent si souvent la route, qu'ici personne n'y voit un mauvais présage.

Il fait froid à voyager ainsi... J'ai ma veste fourrée. Le corps, ça peut encore aller, mais j'ai les jambes gelées. Je les enveloppe dans mon manteau de cuir, mais rien n'y fait... Je porte 2 pantalons. Et voilà, on va, on va... Les bornes kilométriques, les mares, les petits bois de bouleaux défilent... Nous venons de dépasser des colons, puis un groupe de déportés... Nous avons croisé des vagabonds, avec des marmites sur le dos ; ces messieurs se promènent sans encombre sur la grand-route sibérienne. Tantôt ils égorgent une misérable vieille pour lui prendre sa jupe et s'en faire des chaussettes, tantôt ils arrachent l'inscription en fer d'une borne kilométrique – cela peut servir –, tantôt ils fracassent le

En général, la route ici est tout à fait sûre, en ce qui concerne le brigandage. Entre TIOUMEN et TOMSK, de mémoire de cocher, qu'il s'agisse de voitures de poste ou de voitures privées, on n'a jamais volé quoi que ce soit à un voyageur. Quand on arrive à un relais, on laisse ses affaires dehors ; et quand vous demandez si on ne vous les volera pas, on vous répond par un sourire. On ne fait même pas allusion ici aux vols et aux crimes commis sur la route. Je crois que si je perdais mon argent à une relais ou en cours de route, le cocher qui le trouverait me le rapporterait sans faute et trouverait cela normal. D'une manière générale, les gens ici sont bons et gentils ; ils ont conservé des traditions magnifiques. Leurs maisons sont arrangées simplement, mais proprement, avec une recherche de confort ; les lits sont moelleux, avec beaucoup d'édredons et de grands oreillers ; les parquets sont peints ou recouverts de tapis de toile faits à la maison. Naturellement tout cela s'explique par une certaine aisance et par le fait que chaque famille dispose de 13 hectares de terre noire où pousse un excellent froment (la farine de froment coûte ici 30 kopecks le poud). Mais on ne saurait tout expliquer par l'aisance ; la manière de vivre y est pour quelque chose. Quand on entre la nuit dans une pièce où des gens dorment, cela ne sent pas le fauve, ni l'odeur russe. C'est vrai, une vieille femme qui me tendait une cuillère l'a essuyée sur sa fesse, mais néanmoins, on ne vous servira pas le thé sans nappe ; les gens rotent pas ni ne se grattent la tête devant vous ; quand ils vous donnent de l'eau ou du lait, ils ne mettent pas les doigts dans le verre ; la vaisselle est propre, le kvas aussi transparent que la bière ; en somme il règne une propreté dont nos Khokhols n'ont pas idée, et pourtant les Khokhols sont autrement plus propres que les Russes ! On fait ici un pain excellent ; les premiers jours je m'en suis donné une indigestion. Les pâtés, les crêpes, les beignets, les petits pains, qui rappellent les craquelins spongieux des Khokhols, sont également délicieux ; les crêpes ne sont pas épaisses. Par contre tout le reste ne convient guère à un estomac européen. Par exemple, on m'a offert partout du « brouet de canard ». C'est parfaitement répugnant : un liquide trouble où nagent des petits morceaux de canard sauvage et de l'oignon cru. Les gésiers des canards sont mal vidés de sorte que vous vous imaginez, quand vous mangez, que c'est le rectum qui a pris la place de la bouche. Une fois, j'ai demandé que l'on me prépare une soupe de viande et qu'on me fasse frire des perches. On m'a servi une soupe trop salée, trouble, avec des morceaux de semelle en guise de viande et des perches pas écaillées. Ici on fait rôtir la viande salée et on l'utilise aussi pour la soupe aux choux. Tout à l'heure on m'a servi de la viande salée rôtie, c'était infect... ici, on boit du thé en tablettes. C'est une infusion de sauge et de cafards ; voilà pour le goût ; la couleur, ce n'est pas du thé, mais du jus de matelas. À propos, j'ai emporté d'EKATERINBOURG un quart de thé, 5 livres de sucre et 3 citrons. Je n'ai pas assez de thé et ne peux en acheter nulle part. Dans toutes ces misérables petites villes les fonction-

(TOMSK, 16 mai.)

Il s'avère que ce sont les bottes qui en sont responsables ; elles sont trop étroites aux talons. Cher MICHA, si tu as un jour des enfants, ce dont je ne doute pas, recommande-leur dans ton testament de ne jamais se jeter

À mon avis il vaut mieux aller nu-pieds que dans des bottes bon marché. Imaginez mon martyr ! À tout instant, je dois descendre de la voiture, m'asseoir sur la terre humide et enlever les bottes pour que mes talons se reposent. C'est vraiment pratique quand il gèle

## À Alexeï SOUVORINE

(TOMSK, 20 mai 1890.)

Je reprends depuis le début. À TIOUMEN on m'a dit que le premier bateau pour TOMSK partait le 18 mai. J'ai dû m'y rendre en voiture. Les trois premiers jours, j'avais mal à tous les muscles et à toutes les articulations, puis je me suis habitué et n'ai plus ressenti aucune douleur. Seulement, à cause des cahots, du défaut de sommeil, du manque de nourriture, à force aussi de traîner mes bagages, j'ai eu des crachements de sang fâcheux pour mon moral, qui n'était déjà pas si brillant. Les premiers jours cela allait à peu près, mais bientôt un vent glacé s'est mis à souffler et une pluie diluvienne à tomber ; les rivières ont inondé prés et routes. Il fallait à tout moment quitter la voiture pour la barque. Vous lirez le récit de ma lutte contre les crues et la boue dans les notes ci-jointes. Il n'y est pas dit que mes grands bottes se sont avérées trop petites et que j'ai dû marcher dans la boue et l'eau avec des valenki qui se transforment vite en bouillie. La route était tellement abominable, que les 2 derniers jours je n'ai parcouru que 70 verstes. En partant, je vous avais promis

*Mais dans votre télégramme vous avez émis le désir d'avoir mes impressions sibériennes le plus rapidement possible et vous avez même eu, cher monsieur, la cruauté de m'accuser d'avoir la mémoire courte, disant que j'ai l'air de vous avoir oublié. Il était matériellement impossible d'écrire en route ; j'ai tenu un petit journal au crayon et je ne puis vous offrir maintenant que ce qui figure dans ce journal. Pour ne pas m'étendre et ne pas m'embrouiller, j'ai divisé toutes les impressions que j'ai notées en chapitres. Je vous envoie 6 chapitres. Ils ont été écrits « pour vous personnellement ». Je les ai écrits pour vous seul ; c'est pourquoi je ne crains d'être subjectif ni que vous trouviez dans mes notes plus de sentiments et de pensées de ТЧÉКHOV que de SIBÉRIE. Si certaines lignes vous paraissent intéressantes et dignes d'être imprimées, livrez-les au public bien intentionné en les signant de mon nom et en les publiant également par chapitres séparés, à raison d'une cuillère à soupe toutes les deux heures. On peut intituler le tout « Notes de SIBÉRIE », puis « Notes de l'AMOUR », etc.*

*Vous recevrez un nouveau lot d'IRKOUTSK, où je me rends demain et que je n'atteindrai pas avant 10 jours, car la route est mauvaise.*

Les trois premiers jours du voyage, à cause des cahots et des secousses, j'avais mal aux clavicules, aux épaules, aux vertèbres et au coccyx... Je ne pouvais ni m'asseoir, ni marcher, ni rester couché... Par contre mes douleurs à la poitrine et à la tête avaient disparu ; j'avais un appétit d'ogre ; quant à mes hémorroïdes elles ne pipaient mot. À force d'être tendu et d'avoir à traîner mes valises, et peut-être à la suite des excès de boisson que j'avais faits à Moscou lors de mes visites d'adieu, j'avais le matin des crachements de sang qui me plongeaient dans une sorte d'abattement et faisaient naître en moi de sombres pensées ; ils ont cessé à la fin du voyage ; maintenant je ne tousse plus. Il y a longtemps que j'ai aussi peu toussé qu'après ces 2 semaines passées au grand air. Au bout de trois jours de route mon corps s'est habitué aux cahots et j'ai commencé à ne plus m'apercevoir qu'au matin succédait le midi, puis le soir, puis la nuit. Les jours passaient aussi vite qu'au cours d'une longue maladie. On croit qu'il n'est pas encore midi, et déjà les paysans vous disent « barine, vous devriez passer la nuit ici, sinon vous pouvez vous égarer dans l'obscurité » ; et en effet vous regardez votre montre, vous voyez qu'il est plus de sept heures du soir.

On vous mène à vive allure et cette rapidité n'a rien d'étonnant. Sans doute ai-je pris la route à un mauvais moment : on va plus vite l'hiver. On prend les côtes au galop ; au moment de sortir de la cour, pendant que le cocher monte sur son siège, deux ou trois hommes retiennent les chevaux. Les chevaux rappellent ceux des pompiers de Moscou. Une fois j'ai failli écraser des vieilles femmes ; une autre fois j'ai failli rentrer dans un groupe de déportés...

Après 5 ou 6 jours, il s'est mis à pleuvoir et à souffler un vent violent. Il a plu jour et nuit. Mon manteau de cuir, qui m'a déjà sauvé de la pluie et du vent, est rentré en jeu. Merveilleux manteau. Tout s'est transformé en bourbier ; les cochers étaient peu disposés à conduire la nuit. Mais le plus atroce et que je n'oublierai jamais de ma vie, ce fut la traversée des rivières. On atteint une rivière la nuit... On se met à crier d'une même voix avec le cocher... La pluie, le vent ; des glaçons sur la rivière ; on entend le clapotis de l'eau. À noter

*Il y en a sur les rivières sibériennes, ce qui prouve qu'ils ne tiennent pas compte du climat, mais de la position géographique... Enfin, au bout d'1 heure, apparaît dans l'obscurité l'énorme bac en forme de péniche ; des rames immenses rappelant les pinces des écrevisses. Les passeurs sont des gredins, des déportés pour la plupart, envoyés ici après que la société les a condamnés pour dépravation. Ils sont d'une grossièreté insupportable, crient, vous demandent des pourboires... On vous fait traverser la rivière lentement, lentement... avec une affreuse lenteur ! Le bac se traîne... De nouveau ce sentiment de solitude ; on a l'impression que le butor fait exprès de crier, comme s'il voulait vous dire : « Ne crains rien, mon bonhomme, je suis là. Du PSEL, les LINT-VAREV m'ont envoyé ici ! »*

*Le 7 mai, un cocher privé auquel je demandais les chevaux m'annonça que l'IRTYCH avait débordé, noyant les prés, que le veille KOUZMA était parti et avait bien failli ne pas revenir, qu'en ne pouvait pas partir, qu'il fallait attendre... Je demande : attendre jusqu'à quand ? Réponse : DIEU seul le sait ! Voilà qui est vague, de plus, je me suis juré de me débarrasser durant ce voyage de deux défauts qui m'ont causé bien des dépenses, beaucoup de soucis et de désagréments : mon côté accommodant et ma complaisance. Je cède facilement, aussi m'est-il arrivé de voyager dans DIEU sait quel équipage, de payer parfois le double, d'attendre des heures entières... Je me suis mis à protester, à ne plus croire tout ce qu'on me disait, et mes côtes s'en sont trouvées mieux. Par exemple, au lieu de de vous atteler une voiture, on vous attelle une simple télègue, toute cahotante. Vous refusez de voyager en télègue, vous vous entêtez, et vous voyez apparaître, à coup sûr, une voiture, quand on nous assurait auparavant qu'il n'y en avait pas une seule dans tout le village, etc. Ayant le soupçon que cette crue de l'IRTYCH avait été inventée pour ne pas me conduire à la nuit tombante et dans la boue, j'ai commencé à protester et donné l'ordre de partir. Le moujik, qui avait eu vent de la crue par KOUZMA, mais n'en avait rien vu, se gratta la nuque, puis accepta. Les vieux l'encouragèrent et lui dirent que lorsqu'ils étaient cochers dans leur jeunesse, ils n'avaient peur de rien. Nous voilà partis... La boue, la pluie, un vent violent, le froid... et des valenki aux pieds. Vous savez ce que c'est des*

**À N. A. LEÏKINE  
(IRKOUTSK,  
5 juin 1890.)**

**Très cher Nicolas  
Alexandrovitch, je  
vous envoie du fin  
fond de la Sibérie,  
d'IRKOUTSK ! Je  
suis arrivé ici hier  
dans la nuit et  
suis bien content  
d'être rendu car  
j'ai beaucoup eu**

***Bon, que puis-je  
vous raconter d'in-  
téressant ? Tout  
d'abord je vous  
dirai que le voyage  
a été extraordi-  
nairement long.  
De TIOUMEN à  
IRKOUTSK, j'ai  
parcouru plus de  
3000 verstes en voi-  
ture. De TIOUMEN  
à TOMSK, j'ai lutté***

**Le matin, on a refusé de nous faire traverser en bac, à cause du vent. Nous avons dû prendre une barque. Me voici traversant le fleuve, la pluie me fouette, le vent souffle, mes bagages sont trempés, mes valenki, qui avaient séché la nuit dans le poêle, se transforment à nouveaut en bouillie. Oh, cher manteau de cuir ! Si je n'ai pas pris froid, c'est à lui que je le dois. À mon retour, enduisez-le pour la peine de saindoux ou d'huile de ricin. Sur la rive, je suis resté assis une heure sur ma valise à attendre que les chevaux arrivent du village. Je me souviens du mal que nous avons eu à nous hisser sur la rive, car c'était très glissant. Au village, je me suis un peu réchauffé et j'ai bu du thé. Des déportés venaient demander l'aumône. Chaque famille fait chaque jour lever à leur intention un poud de farine de froment. C'est presque une redevance. Les déportés touchent le pain et vont le boire au cabaret. L'un d'eux, un vieillard rasé et vêtu de loques, à qui ses compagnons d'exil avaient au cabaret poché les yeux,**

*Le 11, j'ai pris des chevaux de poste. Comme je m'ennuyais, j'ai lu les livres de réclamation des relais. J'ai fait une découverte qui m'a frappé et qui par temps humide et pluvieux est inestimable : il y a, à l'entrée des relais, des latrines. C'est une chose inappréciable ! Le 12 mai, on me refusa des chevaux sous prétexte qu'on ne pouvait partir, l'OB ayant débordé et inondé les prés. Voici le conseil que l'on me donna. « Allez à KRASNYÏ YAR en évitant la route ; de là vous ferez en barque les quelque 12 verstes qui restent jusqu'à DOUBROVINO et DOUBROVINO on vous donnera des chevaux de poste. » Je prends une voiture privée jusqu'à KRASNYÏ YAR. J'arrive dans la matinée. On me dit qu'il y a bien une barque, mais qu'il faut attendre : le vieux l'a donnée à un ouvrier qui conduisait à DOUBROVINO le secrétaire de l'assesseur. Soit, attendons... 1 heure se passe, puis 2, puis 3... Arrive midi, puis le soir... « ALLAH KERIM » combien de thé ai-je bu, combien de pain ai-je mangé, combien de pensées ai-je tournées et retournées dans ma tête et comme j'ai dormi ! La nuit tombe, tou-*

À cause du froid, plus de fourrage. J'ai parcouru les 12 verstes. À DOUBROVINO, j'ai bu du thé au relais et figurez-vous qu'on m'a donné des gaufrettes avec... La patronne est sans doute une déportée ou une femme de déporté... Au relais suivant, un vieux scribe, un POLONAIS auquel j'avais donné de l'antipyrine contre les maux de tête, s'est plaint de la misère et m'a dit que le chambellan de la cour d'AUTRICHE, le comte SAPEGA, un POLONAIS qui aidait ses compatriotes, avait récemment traversé la SIBÉRIE. « Il s'est arrêté près du relais, me dit le scribe, et je n'ai rien su ! Sainte mère de DIEU, il m'aurait aidé ! Je lui ai écrit à VIENNE, mais je n'ai pas eu de réponse. » etc. Que ne suis-je SAPEGA ! J'aurais renvoyé ce malheureux dans sa patrie.

Le 14 mai, de nouveau on me refuse des chevaux. Crue de la TOM. Quel ennui ! Ou plutôt, quel désespoir ! À 50 verstes de TOMSK, et si inopinément ! À ma place une femme se serait mise à sangloter... De braves gens ont trouvé la solution : « Allez, votre Noblesse, jusqu'à la TOM, ce n'est qu'à 6 verstes d'ici ; de là on vous conduira en barque jusqu'à YAR et ensuite ILIA MARKOVITCH vous mènera à TOMSK. » Je loue une voiture privée et gagne la TOM, à l'endroit où doit se trouver la barque. J'arrive, pas de barque. On me dit qu'elle vient de partir avec le courrier et qu'il est peu probable qu'elle revienne, tant le vent souffle fort. Je commence à attendre... La terre est couverte de neige, il tombe de la pluie et du grésil, le vent souffle... Une heure se passe, une autre encore, pas de barque... Le sort se joue de moi ! Je reviens au relais. Là, trois troikas de poste et un courrier se préparent à gagner la TOM. Je leur dis qu'il n'y a pas de barque. Ils restent. Le sort me récompense : le scribe, auquel je demandais timidement s'il n'y aurait pas quelque chose à manger, me dit que la patronne a de la soupe aux choux... Quel bonheur ! Oh, jour béni ! De fait, la fille de la patronne me sert une excellente soupe aux choux avec une viande magnifique, des pommes de terre sautées et un concombre. Je n'avais pas aussi bien déjeuné depuis la pan ZANESKI. Fêtin pour fêtin, après les pommes de terre, je me suis fait du café.

Dans la soirée, le facteur, un homme âgé que la vie avait visiblement éprouvé et qui n'osait s'asseoir en ma présence, se prépara à gagner la Tom. Moi aussi. Nous voilà partis. À peine avions-nous atteint la rivière, qu'une barque apparut, si longue que jamais auparavant je n'en avais imaginé de pareille. Tandis qu'on chargeait le courrier dans la barque, je fus le témoin d'un phénomène étrange : le tonnerre grondait alors qu'il neigeait et que soufflait un vent glacial. On finit de charger et nous partîmes. Cher MICHA, me m'en veuille pas, mais comme je me réjouis de ne pas t'avoir emmené ! Comme j'ai eu raison de n'emmener personne ! D'abord notre barque glissa sur un pré le long d'un bouquet de saules. Comme cela arrive avant l'orage ou pendant l'orage, un vent violent brusquement se leva sur l'eau et forma des vagues. Le rameur, qui était assis près du gouvernail, conseilla d'attendre à l'abri des saules que le mauvais temps soit passé ; on lui répondit que si le mauvais temps devait encore empirer, nous resterions dans les saules jusqu'à la nuit pour couler de toute manière. Nous passâmes aux voix et décidâmes de continuer ! Nous avançons en silence, concentrés... Je revois la silhouette du facteur qui en avait vu d'autres, je revois le petit soldat qui était brusquement devenu aussi cramoisi que du jus de cerises... Je pensais : si la barque se retourne, je me débarrasse de ma veste et de mon manteau de cuir... puis des mes valenki, etc. Mais la rive approchait. Je me sentais de plus en plus léger, mon cœur se serrait de joie, je poussai Dieu sait pourquoi un profond soupir, comme si je me détendais tout à coup et sautai sur la rive mouillée et glissante... DIEU soit loué !

Chez ILIA MARKOVITCH, un vieux croyant converti, j'apprends qu'il est impossible de voyager la nuit tombante car la route est mauvaise et qu'il faut passer la nuit sur place. Très bien, je reste.

Dans les villages vous entendrez rarement jouer de l'accordéon et il ne faut pas attendre de votre cocher qu'il entonne une chanson.

La porte est ouverte et, au-delà du vestibule on voit une autre pièce, plachéée elle aussi et claire. On y travaille dur. La maîtresse de maison, une femme d'environ 25 ans, grande, maigre, avec un bon visage serein, pétrit la pâte sur une table; le soleil du matin lui frappe les yeux, la poitrine, les bras et on croirait qu'elle pétrit sa pâte avec de la lumière; sa sœur, qui est jeune fille, enfourne des bliny, la cuisinière ébouillante un porcelet qu'on vient d'égorger, le maître de maison foule du feutre pour en faire des bottes. Seuls sont inactifs les vieillards. La grand-mère est assise, sur le poêle, jambes pendantes, gémissante et poussant des «oh»; le grand-père est couché sur un banc et tousse, mais dès qu'il m'aperçoit il en redescend et, traversant le vestibule, vient dans la salle. Il a envie de causer... Il commence par dire que le printemps est un des plus froids qu'on ait vus depuis longtemps. Voyez un peu, c'est demain la SAINT-NICOLAS, après-demain l'ASCENSION, et il a neigé la nuit dernière et sur le chemin du bourg une femme est morte gelée; le bétail maigrit, faute de pâture, le froid donne des coliques aux veaux... Puis il me demande d'où je viens et s'il est vrai, comme le disent les bonnes femmes, qu'on aura bientôt la guerre.

On entend pleurer un enfant. Ce n'est que maintenant que je remarque un petit berceau entre le lit et le poêle. La maîtresse de maison quitte sa pâte et court dans la salle.

— Faut voir ce qui nous est arrivé, marchand ! me dit-elle en berçant l'enfant, avec un sourire doux. Il y a 2 mois environ nous arrive une bourgeoise d'OMSK avec un petit enfant... Mais habillée en dame... Elle avait accouché à TIOUKALINSK, elle y avait fait baptiser l'enfant; fatiguée par ses couches, elle a été prise de faiblesse en pleine route et elle s'est installée chez nous, dans cette salle. Elle prétend être mariée, mais sait-on ? C'est pas écrit sur son visage, et puis elle n'avait pas de passeport. Peut-être que c'est un enfant naturel...

— Ce n'est pas à nous de juger, marmonne le grand-père.

— Elle a passé une semaine chez nous, poursuit la maîtresse de maison, ensuite elle nous dit : « Je vais rejoindre mon mari à OMSK, il vaut mieux que mon petit SACHA reste chez vous ; je reviendrai le prendre dans une semaine. Je crains qu'en ce moment il ne meure de froid sur la route... » Moi je lui dis : « Écoute, ma jolie dame, c'est le bon Dieu qui nous donne des enfants, aux uns il en donne 10, à d'autres 12, même, mais le maître et moi, il nous a punis, il ne nous en a pas donné du tout ; laisse-nous ton Sacha, nous en ferons notre fils. » Elle a réfléchi et m'a dit : « Attendez un peu, je vais demander à mon mari et je vous enverrai une lettre dans une semaine. Sans la permission de mon mari, je n'ose pas. » Elle nous a laissé SACHA et est repartie. Voilà déjà 2 mois de passés et elle ne revient pas plus qu'elle n'écrit. Un vrai châtement du ciel ! On s'est attaché à Sacha comme s'il était à nous et on ne sait même plus s'il est à nous ou pas.

— Il vous faut écrire un mot à cette bourgeoise, conseillé-je.

— Bien sûr, qu'il faut ! dit le maître dans le vestibule.

Il entre dans la salle et me regarde en silence dans l'attente de quelque nouveau conseil.

— Comment veux-tu lui écrire ? dit sa femme. Elle ne nous a jamais donné son nom de famille. MARIA PÉTROVNA, en tout et pour tout. Faut dire aussi qu'OMSK est une grande ville, on ne peut pas l'y retrouver. Une aiguille dans une meule de foin !

— Bien sûr qu'on ne la retrouvera pas ! acquiesce le maître en me regardant comme s'il voulait me dire : « Aide-nous, pour l'amour de Dieu ! »

— Nous sommes habitués à SACHA, dit la femme en donnant à l'enfant une tétine. Quand il crie le jour ou la nuit, on a dans le cœur quelque chose de tout autre, comme si la maison même avait changé. Mais on ne peut jurer de rien, l'autre, là, va revenir pour nous le reprendre...